

Nous avons lu pour vous

Coup de projecteur sur les traducteurs fédéraux

Jean Delisle et Alain Otis, *Les douaniers des langues. Grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*, Québec, Presses de l'Université Laval, XI-491 p.

par l'équipe du *Chainon*

Les historiens de la traduction Jean Delisle, professeur émérite de l'Université d'Ottawa, et Alain Otis, chargé de cours au Département de traduction et des langues de l'Université de Moncton, ont réuni leurs efforts et leurs connaissances pour produire un ouvrage qui vient combler une importante lacune.

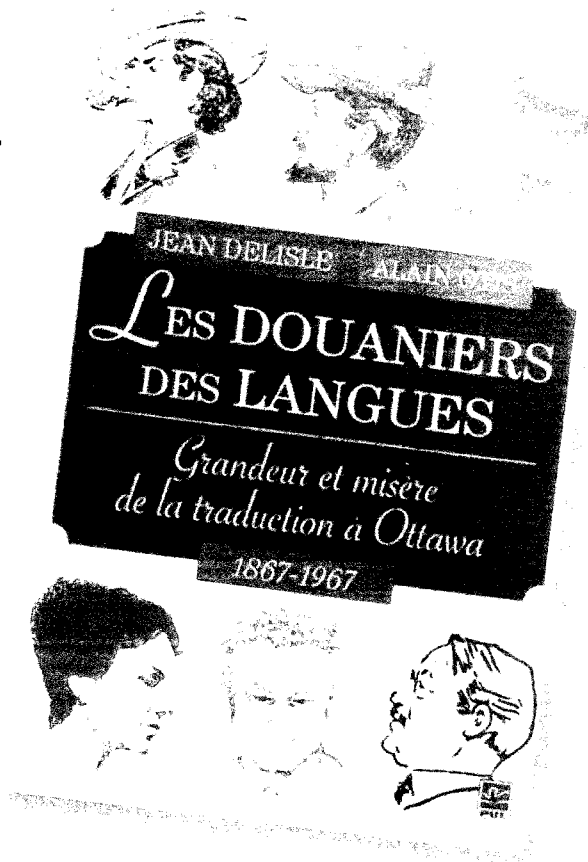
En effet, les historiens réservent peu de place aux traducteurs dans leurs études sur le Canada. Cet ouvrage, abondamment illustré, nous fait découvrir les traducteurs et les traductrices du gouvernement fédéral dans la société de leur temps.

Bien que discrets lorsqu'ils exercent leur métier au jour le jour, les traducteurs ne sont pas pour autant des êtres désincarnés. L'originalité des *Douaniers des langues* est de faire la démonstration que ces fonctionnaires ont été bien présents dans la société, s'y sont engagés à divers titres, et que certains d'entre eux y ont laissé une empreinte durable. Les auteurs auraient failli à leur tâche s'ils n'avaient pas suivi leurs pas à l'extérieur du « service civil », comme on disait à l'époque.

Très bien documenté, ce récit historique braque les projecteurs sur les traducteurs des deux langues officielles du pays, sans oublier ceux des langues étrangères, peu nombreux, mais indispensables dans la courtepoinette multiethnique qu'est le Canada.

Véritable entreprise de « réhabilitation » des traducteurs, l'ouvrage nous présente en dix-huit chapitres des lettrés qui ont assuré la fluidité des communications au sein du Canada et avec l'étranger au cours de cet « âge d'or de la traduction ». Plusieurs d'entre eux ont défendu des idées progressistes. Si ces fonctionnaires n'ont pas été des têtes d'affiche, ils n'ont pas été non plus de simples figurants ni des témoins passifs de l'histoire.

Pourquoi venait-on occuper un poste de traducteur dans une ville ayant la réputation d'être guindée et de distiller l'ennui? Les raisons sont nombreuses. Les récompenses politiques en sont une. La censure cléricale sévissant au Québec en est une autre. À une certaine époque, il fallait peu de chose pour être soupçonné de propager des idées sentant le fagot. Plusieurs journalistes l'ont appris à leurs dépens. Leurs coups de plume n'attirant pas les



coups de goupillons, ils se sont faits traducteurs. C'est pourquoi, à Ottawa, dans le premier tiers du XX^e siècle, la seule mention du mot « traducteur » prenait souvent un sens injurieux et, pour certains esprits étroits, devenait synonyme d'anticlérical, de libre-penseur, voire d'athée.

Un apport remarquable

Les « douaniers des langues », postés à la frontière du Canada anglais et du Canada français, ont largement contribué au redressement et à la diffusion de la langue française au sein des institutions fédérales. Ils ont aussi enrichi les bibliothèques de dictionnaires bilingues et correctifs à une époque où ces ouvrages de référence sont encore rares et les aides technologiques inexistantes.

La traduction à Ottawa a suivi l'évolution des institutions, des mœurs et des courants sociaux. On ne s'étonne donc pas que peu de femmes y exercent le métier avant les premières décennies du XX^e siècle. Quelques traductrices n'en ont pas moins bousculé les conventions. En s'élevant au-dessus des préjugés de leur époque, elles ont fait progresser des causes qui leur tenaient à cœur. Par exemple, c'est une traductrice, Malvina Tremblay, de Chicoutimi, qui est à l'origine de la syndicalisation des femmes dans la fonction publique fédérale. Un secret bien gardé.

Les traducteurs fédéraux sont aussi à l'origine des premières associations professionnelles, des premières traductions littéraires et de l'enseignement de la traduction au pays. Certains figurent au nombre des pionniers de l'interprétation parlementaire, d'autres ont popularisé l'enseignement des langues étrangères dans la capitale.

La traduction-gagne-pain à Ottawa a grandement favorisé la créativité artistique et la production intellectuelle d'un nombre appréciable d'historiens (Robert Rumilly, par exemple), de romanciers, de dramaturges, d'artistes peintres, de chanteurs et de musiciens. Un chapitre s'intitule d'ailleurs « Des traducteurs musiciens, peintres ou sportifs ».

Sait-on que deux traducteurs fédéraux de la période étudiée ont été intronisés aux Temples de la renommée du ski et du hockey? Qu'un autre a été le premier Canadien admis au conservatoire de Paris? Ont aussi été traducteurs le fondateur de l'Alliance française d'Ottawa (Rodolphe Girard), le « père de la sociologie » au Québec (Léon Gérin) et plusieurs fondateurs et chanceliers de l'Ordre de Jacques-Cartier, dont Esdras Terrien et le Franco-Ontarien Adélard Chartrand. Dans ce récit, le lecteur va de découverte en découverte.

La traduction fait partie de l'ADN du pays. En refermant ce livre, le lecteur saisit toute la portée symbolique de la traduction et de l'interprétation au Canada. L'enjeu n'y est pas seulement d'ordre *linguistique*. Il a également une dimension *politique* et *démocratique*, et surtout *identitaire* et *culturelle*, en particulier pour les francophones.

À leur manière, les traducteurs fédéraux ont contribué à affirmer le caractère distinct du Canada souverain. Formant un groupe bien particulier de fonctionnaires, ces hommes et ces femmes ont fait partie de l'élite culturelle de la capitale et se sont démarqués de multiples façons, tout en faisant d'Ottawa la capitale de la traduction. Ils occupent une place importante dans l'histoire de la traduction, du bilinguisme officiel et des institutions canadiennes.

En somme, ce récit, pimenté de savoureuses anecdotes, nous fait découvrir la capitale fédérale et le Canada français du premier siècle de la Confédération sous un angle totalement inédit.